

Quand nos jeunes deviennent alcooliques

Les ados boivent de plus en plus jeunes, et de plus en plus. Sans tomber dans l'outrance, des spécialistes français et belge sonnent l'alarme. Et en appellent aux parents.

LENA LEADING — EUROPEAN NEWSPAPER — ALLIANCE

Pendant longtemps, Anaïs Dariot a pensé que son fils était phobique de l'alcool. « *A table, quand un verre de vin était servi devant lui, il me disait "Ça ne sent pas bon".* » C'est donc avec une grande surprise qu'elle le vit, une nuit, rentrer complètement ivre à la maison. « *Il avait 19 ans, travaillait déjà et même si nous partagions encore le foyer, était assez autonome,* explique-t-elle. *Aussi quand après cet incident "totalement accidentel" selon ses mots, il m'a dit qu'il ne reboirait plus, je l'ai cru.* »

Depuis, Anaïs Dariot a écrit son témoignage de plus de dix ans d'alcoolisation massive de son fils (Nathanaël. *Le combat d'une mère pour sortir son fils de l'alcoolisme* - éd. Pygmalion), « *une maladie* », selon elle, qui, à travers les rechutes, les hospitalisations sans effet durable et la dégradation des conditions de vie de tous, fait vivre aux parents tout un panel d'émotions difficiles.

D'abord la culpabilité. « *Je m'en suis voulu d'avoir bu pendant ma grossesse, puis me suis sentie impuissante quand je le voyais sombrer* », confie-t-elle. Le parent s'interroge alors sans cesse : faut-il sanctionner ? S'opposer ? L'exclure de la maison au risque de le voir se retrouver en danger ? Et quand on lui donne de l'argent pour s'acheter à manger, va-t-il s'en servir pour acheter des bouteilles ? « *Le moindre secours que vous offrez à votre enfant alcool-dépendant peut se transformer pour lui en moyen de se détruire* », explique-t-elle.

Mais la honte a sans doute été l'un des « fonds » les plus difficiles expérimentés par cette

mère. « *Je n'osais pas dire que mon fils était alcoolique, avouait-elle. Je préférerais le qualifier de "toxicomane" car alors je savais qu'on le plaindrait plus, qu'on prendrait plus en considération le mal qui le rongait.* »

Cette difficulté collective à envisager l'alcoolisme chez les plus jeunes devrait peu à peu décliner. En effet, de nombreuses études confirment une consommation désormais fréquente dans ce public. Ainsi, on sait désormais que près d'un adolescent sur deux vivant dans l'Ouest parisien a connu une API (« alcoolisation ponctuelle importante » ou « binge drinking ») dans le dernier mois précédant l'enquête (1) ; que, parmi eux, il y avait 42,9 % de filles.

« Un petit porto en cachette »

Révélatrice aussi, la précocité de la consommation : un tiers des élèves de 14-15 ans avouent avoir déjà fait l'expérience de l'ivresse (Institut de recherche et documentation en économie de la santé, 2013), ce qui alarme particulièrement les psychiatres et alcoologues.

Clara, aujourd'hui âgée de 29 ans et membre des Alcooliques anonymes, se rappelle avoir connu sa première alcoolisation, comme la plupart de ses camarades collégiennes, vers l'âge de 14 ans. Mais très vite, alors qu'elle avait aussi consommé du cannabis, elle avoue avoir ressenti une « *affinité particulière* » avec la boisson. « *Je me souviens que, rapidement, j'ai eu envie d'en consommer seule, et pas seulement pendant les fêtes. Souvent, le soir dans ma chambre, je buvais un petit porto en cachette.* »

Cet usage « particulier » peut signer chez certains adolescents

leur vulnérabilité. Anaïs Dariot se souvient de certaines de ces caractéristiques chez son fils :

« *Il y a ceux qui ne boivent qu'en société, mais Nathanaël, lui, buvait seul et, chaque fois, jusqu'à tomber par terre.* »

C'est lorsque l'alcool sert systématiquement à se sentir mieux dans les fêtes, à se désinhiber, qu'il doit être lucidement considéré. Car sans cette prise de conscience des parents ou du jeune, les conséquences peuvent s'installer sur le long terme.

Les addictologues le savent bien. L'alcool, contrairement à la drogue qui s'attaque rapidement au corps et au psychisme de son usager, mine souvent insidieusement, et pendant des décennies. Or la prise en charge classique d'un buveur qui consomme depuis plus de trente ans et arrive en cure vers la cinquantaine n'a rien à voir avec celle d'un jeune adulte qui n'a pas encore construit sa vie affective ou professionnelle.

Un malade, pas un pervers

Pour Nathanaël, le salut est venu vers l'âge de 28 ans grâce à la rencontre d'un alcoologue qui lui a prescrit du baclofène. Sa mère, elle, était déjà aidée par les Alcooliques anonymes qui lui avaient permis de sortir de la honte et de l'isolement, notamment en lui apprenant que son fils n'était pas un être pervers mais un malade.

Clara, elle, est devenue sobre à l'âge de 26 ans grâce à ces mêmes groupes d'entraide où, reconnaît-elle, il y avait très peu de moins de 30 ans. « *On croit garder une certaine maîtrise pendant longtemps,* explique-t-elle. *Mais j'ai pu vraiment prendre ma place d'adulte et de*

femme seulement après avoir trouvé l'abstinence. » Celle-ci lui a été possible car « *des aînés, bien plus âgés qu'elle, lui ont transmis leur expérience.* » Pour cela, Clara se considère aujourd'hui comme « *une jeune privilégiée* ». ■

PASCALLE SENK
« Le Figaro »

(1) Observatoire français des drogues et toxicomanies, décembre 2015.

LE LIVRE

« En France, l'alcool est toujours synonyme de plaisir »

Le professeur Amine Benyamina est psychiatre et alcoologue. Il publie aujourd'hui un livre plutôt alarmiste, *Comment l'alcool détruit la jeunesse*. En France, explique-t-il, « *la boisson, même excessive, est toujours synonyme de plaisir, voire de raffinement. Ce qui est juste pour les personnes maîtrisant leur consommation, mais faux pour ceux et celles qui n'ont pas de contrôle. Et, nous, les soignants, ne sommes rien face aux lobbys de l'alcool qui désormais ciblent les femmes et les jeunes.* » Selon le psychiatre, la vulnérabilité alcoolique des plus jeunes s'est amplifiée depuis une dizaine d'années. Et que peuvent faire les parents ? « *Ne se montrer ni laxistes ni autoritaires, c'est là leur difficile mission, et pour laquelle nous, soignants, pouvons les aider. Et le fait qu'eux-mêmes boivent ou non n'est pas si déterminant que l'on peut croire. Il a été montré que ce sont plutôt les valeurs accordées à l'alcool dans le cercle familial qui changent la donne.* »

JEAN-LUC NOTHIAS
« LE FIGARO »



Comment l'alcool détruit la jeunesse
AMINE BENYAMINA
Albin Michel, 210 p.,
env. 15 euros

l'expert « Le rôle des parents est capital »

ENTRETIEN

Sans aller jusqu'à parler d'alcoolisme, la consommation des jeunes Belges inquiète Martin de Duve, directeur de l'ASBL « Univers Santé » créée par l'Université catholique de Louvain.

Peut-on parler d'« alcoolisme » à propos de la consommation chez les jeunes Belges ?

La consommation globale d'alcool chez les jeunes est assez stable depuis 2002, comme le montrent les enquêtes. Il faut sortir du fantasme que l'on fait face à une génération d'alcooliques. C'est plutôt la manière de boire qui évolue : désormais c'est moins souvent et en plus grande quantité que les jeunes consomment. Le véritable alcoolisme chronique reste rare chez les jeunes. Mais il y a un hémol : le rajeunissement des consommateurs est flagrant et c'est contre cela qu'il faut lutter. Car plus on commence jeune, plus on risque d'être alcoolodépendant.

Quelles sont les clefs de la prévention chez les jeunes ?

Le rôle des parents est capital. Ils doivent encadrer la consommation de leurs enfants tout au long de leur éducation. Il faut éduquer à la boisson en rappelant que l'alcool, c'est pour les adultes. Le problème, c'est qu'on en trouve partout ! Pourtant, il s'agit bien d'une drogue. Une drogue culturelle même, fortement codifiée. Pourquoi est-ce que j'ouvre si facilement une bière devant un match de foot et jamais devant un match de tennis ? Parce qu'on me martèle ça dès l'enfance.

Vous placez la publicité en porte-à-faux.

Oui, car elle est partout ! La position d'« Univers Santé » n'est

pas prohibitionniste, mais il faut mettre ce produit psychotrope à sa juste place : imaginez-vous des publicités pour le Valium ou le tabac dans la même veine que celles sur l'alcool ? Cela semble aberrant. Nous ne demandons pas des règles plus strictes, mais une politique cohérente.

Il faut apprendre aux jeunes qu'on ne boit pas n'importe quel

alcool à n'importe quelle occasion. L'essentiel demeure dans le maintien d'un dialogue et c'est pour cela que nous avons mis en place un plan alcool à Louvain-la-Neuve, en ayant les fameuses 24 Heures Vélo de ce mercredi ans le viseur.

L'Etat n'a-t-il pas un rôle tout aussi capital à jouer ?

L'Etat a une grande responsabilité et pourtant, il ne fait pas grand-chose. Mener une politique de prévention est complexe s'il n'y a pas un relais politique derrière. En Belgique, il n'y a pas l'équivalent de la loi Evin en France : on fait un peu ce qu'on veut en matière de publicité. Au gouvernement, l'Open V.L.D., la N-VA et le MR bloquent la mise en place d'un réel « plan alcool ». Ce blocage n'aide pas à simplifier la législation en matière d'alcool telle qu'elle est rédigée aujourd'hui. Il faut que la Belgique se dote d'un plan d'action, surtout que l'alcool coûte cher à la société, entre 4,2 et 6 milliards d'euros selon une étude de la KUL. C'est un coût de santé publique très important avec 85 % de consommateurs en Belgique. Parmi ces consommateurs, 1 Belge sur 10 aurait un problème avec l'alcool aujourd'hui. ■

Propos recueillis par
MARIE THIEFFRY